

MIRANDA JAMES

Le Chat du bibliothécaire
ADMIRATION FUNESTE



ADMIRATION FUNESTE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le chat du bibliothécaire

1. Succès mortel
2. Inventaire fatal
3. Théâtre macabre
4. Sinistre réputation
5. Admiration funeste
6. Arsenic et vieux bouquins

MIRANDA JAMES



Le Chat du bibliothécaire

ADMIRATION FUNESTE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Émilie Terrao*



TITRE ORIGINAL
The Silence of the Library

ÉDITEUR ORIGINAL
The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group (USA) LLC, New York

© Dean James, 2014

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions J'ai lu, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Avec tout mon respect et mon admiration,
et avec toute ma reconnaissance
pour les innombrables heures de plaisir
et d'aventure par procuration,
ce livre est dédié à la mémoire
de Mildred Wirt Benson, Margaret Sutton
et Julie Campbell Tatham.
Sans Nancy Drew, Judy Bolton et Trixie Belden,
mon enfance et mon adolescence n'auraient jamais
été aussi agréables.*

1

La foudre déchira le ciel, et un éclair aveuglant frappa le sol près de la route. Des étincelles volèrent, un arbre massif se fendit et tomba. Le puissant roadster rouge vrombissait tandis que Veronica Thane le suppliait d'avancer.

L'énorme chêne menaçait de s'écraser sur sa voiture, et seuls ses réflexes la sauvèrent d'un anéantissement certain. Le véhicule bondit vers l'avant alors que l'arbre majestueux s'aplatissait sur la chaussée derrière elle.

Veronica Thane serra les mains sur le volant tout en essayant de voir à travers la soudaine pluie diluvienne qui martelait son pare-brise et l'aveuglait. Lorsqu'un nouvel éclair illumina l'obscurité, la jeune fille intrépide aperçut une allée à trois mètres devant elle.

Son cœur se mit à palpiter douloureusement alors que la terreur la saisissait, mais elle fit appel à tout le courage qu'elle avait en réserve et guida le roadster à travers la tempête. Haletante, elle donna

un coup de volant à droite, et la voiture s'engagea sur le chemin à toute allure. Les éclairs, heureusement de plus en plus lointains, lui offraient juste assez de lumière pour distinguer les contours sombres et imposants d'un manoir à quelque distance devant elle.

Un abri tout proche !

À travers les branches des arbres qui bordaient la route et qui étaient secouées par le vent, Veronica discerna de faibles lueurs à plusieurs fenêtres. Il ne lui restait plus qu'à atteindre la demeure, et les habitants lui offriraient sûrement un refuge face au tumulte.

Le roadster s'arrêta brusquement lorsque Veronica freina devant l'impressionnante porte d'entrée. Les éclairs lui offrirent de nouveau une vision fugace de la bâtisse qui la surplombait. La pluie redoubla alors que la lumière s'estompait, mais la téméraire jeune fille avait identifié son objectif.

Elle ouvrit sa portière et affronta la tourmente. Alors qu'elle s'élançait, trempée à la seconde où elle avait mis le pied dehors, elle se souvint de son sac à main qui était resté dans la voiture. À présent, elle ne pouvait plus faire demi-tour.

Elle monta les marches du porche qui protégeait l'imposante entrée et souleva le lourd heurtoir orné, qui avait la forme d'une monstrueuse tête de gargouille, et le laissa retomber contre l'épaisse porte en chêne. Malgré les éléments déchaînés, quelqu'un à l'intérieur l'entendrait sûrement et l'inviterait à entrer.

Je souris en fermant le roman et en le posant sur le lit près de moi. J'avais lu pour la première fois *Le Mystère du manoir de Spellwood* il y avait plus de quarante ans lorsque, par un dimanche après-midi pluvieux, j'avais découvert la série *Les Aventures de Veronica Thane* de ma défunte tante Dottie. J'avais terminé mon stock de bouquins empruntés à la bibliothèque, qui était fermée, et je cherchais désespérément quelque chose à lire. Tante Dottie m'avait envoyé dans l'une des chambres inoccupées du troisième étage et m'avait dit de fouiller les étagères.

« C'est là que je garde certains de mes trésors, m'avait-elle confié en souriant avant de me chasser de la cuisine. Attention, manipule-les avec douceur. »

Les mots avaient flotté dans mon dos tandis que je m'enfuyais.

C'est bizarre comme certains souvenirs vous marquent.

Je me rappelai ma course folle pour grimper les deux volées de marches et le moment où j'avais allumé la lumière et posé les yeux sur un mur couvert de livres. Comment avais-je pu passer à côté de cette pièce ?

J'ignorais combien de temps j'étais resté debout à contempler les centaines d'ouvrages, mais j'avais fini par m'asseoir sur le sol, devant les étagères. Mes mains parcouraient le dos des livres, recouverts d'une couche de poussière, et les titres de l'une des rangées m'avaient attiré

avec des mots tels que « mystère », « secret », « indice » et « terreur ».

Finalement, mes doigts avaient cessé de vagabonder, et j'avais tiré un livre avec délicatesse. J'avais examiné la couverture. Une jeune fille aux cheveux noirs se tenait sous un arbre au premier plan, les yeux fixés sur une demeure à l'aspect sinistre. Le titre *Le Mystère du manoir de Spellwood* s'étalait en caractères gras, suivi par *Les Aventures de Veronica Thane* par Electra Barnes Cartwright.

Je m'étais allongé sur le sol, j'avais ouvert le roman et commencé ma lecture.

Si mes souvenirs étaient bons, je n'avais pas bougé de là avant d'avoir terminé. À ce moment-là, tante Dottie m'avait appelé pour le dîner. Ce soir-là, je n'avais eu que *Veronica Thane* à la bouche, et tante Dottie s'était jointe avec plaisir à cette discussion sur l'ouvrage préféré de son enfance.

Par la suite, j'avais toujours associé tante Dottie à Veronica et aux autres filles détectives dont les aventures constituaient cette étonnante collection. *Les Enquêtes de Nancy Drew*, les Dana Girls, Judy Bolton, Cherry Ames, Vicki Barr, Connie Blair, Penny Parker et bien d'autres encore. Et puis il y avait les garçons détectives aussi : les *Frères Hardy*, Ken Holt, Rick Brant et ainsi de suite.

Au cours des années qui avaient suivi, j'avais lu des centaines de ces histoires avant de passer à des ouvrages pour adultes, comme les

enquêtes de Sherlock Holmes, Hercule Poirot et Henry Gamadge. Tante Dottie avait fait naître mon amour pour les mystères et l'avait alimenté grâce à son inépuisable collection. Je possédais toujours ses livres, chacun étant bien trop précieux pour que je puisse m'en séparer.

Une grosse créature à fourrure sauta sur le lit près de mes pieds et interrompit ma rêverie. Mon maine coon, Diesel, gazouillait bruyamment, déterminé à capter mon attention.

— Désolé de te négliger, mon brave, mais j'étais plongé dans mes souvenirs de jeunesse pendant quelques minutes.

Je souris lorsque Diesel me donna un coup de tête tout en continuant à miauler. Il aimait les marques d'affection et il les rendait souvent avec énergie. Il grimpa sur mes cuisses, fort de ses seize kilos.

— Attends un moment, mon brave, tu es un peu lourd.

Diesel ronronna alors que j'écartais les jambes. Puis il se glissa entre elles et s'allongea, le menton sur mes genoux. Il vrombissait bruyamment, tel le type de moteur qui lui avait valu son nom.

Une fois qu'il fut confortablement installé, et moi-même raisonnablement à l'aise, je repris mon livre et me laissai de nouveau happer par l'histoire.

Les éclairs déchirèrent le ciel une fois de plus, et la jeune fille se blottit sous l'étroit porche qui lui servait d'abri. Elle saisit le heurtoir, prête à

frapper une seconde fois, lorsque la porte s'ouvrit, rapidement et silencieusement. Elle trébucha dans le hall faiblement éclairé, se redressa et pivota pour saluer la personne qui l'avait fait entrer. La porte se referma en grinçant.

Veronica Thane étouffa un petit cri en voyant la longue silhouette cadavérique du vieil homme qui se tenait devant elle. Il devait avoir au moins quatre-vingts ans, songea-t-elle, et il faisait bien plus d'un mètre quatre-vingt.

— Bonjour, mademoiselle.

Le majordome – c'est ce qu'il devait être au vu de sa tenue – avait une voix faible et aiguë.

— Madame sera heureuse que vous ayez pu venir tôt, malgré la tempête.

Veronica hoqueta. Que pouvait-il bien vouloir dire ?

On m'appela, et je mis le livre de côté avec une certaine réticence.

— Oui, Azalea, je suis là.

Je me redressai et essayai de me dépêtrer de Diesel, mais il n'avait visiblement aucune envie de bouger. Je dus reculer de quelques centimètres pour libérer l'une de mes jambes et la faire passer au-dessus de lui. Je me tortillai ensuite jusqu'à pouvoir m'asseoir sur le côté du lit.

— Que faites-vous ici, monsieur Charlie ?

Azalea Berry, ma gouvernante, me dévisageait en fronçant les sourcils depuis le seuil de la pièce.

— Vous êtes en train de froisser les draps alors que j'ai fait le ménage ce matin.

— Désolé, je ne voulais pas mettre le fouillis.
Je récupérai le roman et le glissai sous mon bras avant de me lever.

— Diesel et moi étions en train de bouquiner. Je suis monté ici pour chercher quelque chose, et j'ai été distrait par les livres. Je n'ai pas pu m'empêcher de m'allonger pour lire quelques minutes.

Azalea hocha la tête alors que le fantôme d'un sourire passait sur ses lèvres.

— Mlle Dottie avait l'habitude de faire ça, elle aussi. Parfois, je ne la trouvais nulle part et je la découvrais là, étendue sur le lit, plongée dans l'un de ses ouvrages.

Je jetai un coup d'œil au lit à baldaquin, comme si je m'attendais à y voir ma tante allongée. Pendant un instant, j'aurais juré avoir aperçu la silhouette d'une personne, mais quand je clignai des yeux, l'image s'estompa. Diesel grogna et se frotta contre ma jambe. Avait-il senti une autre présence dans la pièce lui aussi ?

— Oui, elle adorait ses livres.

Je brandis *Le Mystère du manoir de Spellwood* devant Azalea, et elle étudia la couverture.

— Cette série était l'une de ses préférées. C'est ce que je suis venu chercher, en fait. La bibliothèque municipale organise une exposition spéciale pour la Semaine nationale des bibliothèques le mois prochain, et cette auteure y sera mise en avant. Elle aurait eu cent ans cette année.

Azalea regarda encore le roman.

— Mlle Dottie les chérissait depuis qu'elle était toute jeune. Elle a dû me parler de cette Veronica une centaine de fois, ainsi que de l'admiration qu'elle avait pour elle en grandissant.

Une boule se forma soudain dans ma gorge tandis qu'un autre souvenir refaisait surface. Lors d'une conversation avec ma tante, quand j'avais environ douze ans, je lui avais demandé pourquoi elle n'avait pas d'enfants, et elle m'avait répondu qu'elle avait eu une petite fille, mais que les anges étaient venus la chercher alors qu'elle n'avait que six mois, puis l'avaient emmenée au Ciel. Elle l'avait appelée Veronica.

Azalea dut sentir mon malaise, et Diesel aussi. Il gazouilla bruyamment et se frotta de nouveau contre ma jambe pendant qu'Azalea reculait et me faisait signe de la suivre dans le couloir.

J'éteignis la lumière et fermai la porte derrière nous.

— Vous me cherchiez ? demandai-je.

Azalea hocha la tête.

— Oui, monsieur. Vous avez reçu un appel de cette dame de la bibliothèque, Mme Farmer. Comme je ne vous trouvais pas, je lui ai dit que vous la contacteriez dès que possible.

— Désolé que vous ayez mis tant de temps à me localiser.

Je lui emboîtai le pas vers l'escalier, Diesel sur mes talons.

— Je vais la rappeler tout de suite.

Azalea continua à descendre les marches lorsque nous atteignîmes le deuxième étage, mais

Diesel me suivit dans ma chambre, où je récupérerai mon téléphone portable sur la table de nuit.

Je composai en vitesse le numéro de Teresa Farmer, la directrice de la bibliothèque municipale d'Athena. Elle répondit aussitôt. Je me présentai, mais avant que je puisse m'excuser de mon délai de réaction, elle prit la parole :

— Charlie, tu ne vas pas le croire.

Je perçus l'excitation qui bouillonnait dans sa voix.

— Elle n'est pas morte !

2

Avant que je puisse répondre, Teresa répéta :

— Elle n'est pas morte !

— Qui donc ? demandai-je, perplexe.

— Désolée, Charlie.

Teresa gloussa.

— Electra Barnes Cartwright. J'ai découvert qu'elle est en vie et que son esprit est toujours aussi aiguisé qu'un couteau.

— C'est incroyable.

Je me laissai tomber sur le lit, et Diesel sauta à côté de moi.

— Elle aura cent ans cette année.

— C'est exact. Je l'ai trouvée dans *Auteurs contemporains*. Elle aura cent ans en mai. Comment te souviens-tu de ce genre de choses ?

— Stocker des détails inutiles, une de mes vieilles habitudes, plaisantai-je. Il doit y avoir un lien entre les séries policières féminines et la longévité. Mildred Wirt Benson et Margaret Sutton

ont toutes deux vécu jusqu'à près de cent ans, elles aussi.

— Je sais que Benson a écrit beaucoup des premiers livres d'*Alice*, dit Teresa, mais qui était Margaret Sutton ?

— L'auteure des histoires de Judy Bolton.

— Je ne me souviens pas avoir lu ses ouvrages, commenta Teresa. Ils ne devaient pas exister à l'époque où j'ai découvert ce style de romans.

Teresa avait la trentaine, facilement quinze ans de moins que moi. Les livres de Judy Bolton n'étaient probablement plus imprimés depuis longtemps lorsqu'elle avait été en âge de les lire. Je le lui expliquai, et elle éclata de rire.

— De toute évidence, j'ai raté une super collection. Il faudra absolument que tu me racontes. Tu dois être au fait de tout ce qu'il y a à savoir sur Judy Bolton. Sinon, tu ne nous conseillerais pas pour notre exposition de la Semaine nationale des bibliothèques.

Au fil des ans, j'avais acquis un certain nombre de connaissances sur les séries comme celle d'*Alice* ou des *Frères Hardy*, et j'étais ravi de pouvoir faire pour une fois bon usage de cette culture apparemment obscure.

— Maintenant, revenons à Mme Cartwright.

Teresa capta de nouveau mon attention.

— En fouinant sur Internet, je suis tombée sur le numéro d'une agente littéraire nommée Yancy Thigpen. Je me suis dit que je devais tenter ma chance et appeler.

— Qu’attendais-tu d’elle ? demandai-je. À moins que tu n’aies soupçonné depuis le début qu’Electra Barnes Cartwright était toujours en vie.

— Je pensais que c’était peu probable, précisa Teresa. J’espérais simplement que l’agente aurait des artefacts ou des objets particuliers que nous pourrions utiliser pour l’exposition. Je n’aurais jamais cru qu’elle me dirait que l’auteure était encore de notre monde.

— C’est une merveilleuse surprise.

— Tout ça se met en place exactement comme ça devait se faire.

Avec l’enthousiasme qui bouillonnait dans sa voix, je l’imaginai bondissant sur sa chaise.

— Et maintenant, la meilleure : non seulement Electra Barnes Cartwright est toujours en vie, mais elle habite tout près. Ce n’est pas incroyable ?

J’étais troublé.

— Je sais qu’elle a grandi dans les environs de Calhoun City – une petite ville à une centaine de kilomètres au sud d’Athena –, mais d’après le peu que je me rappelle avoir lu sur elle, elle a quitté le Sud et s’est installée dans le Connecticut alors qu’elle avait une vingtaine d’années. Quand est-elle revenue dans le Mississippi ?

— Il y a à peu près vingt ans. Yancy m’a dit que Mme Cartwright vivait tranquillement à la campagne avec sa fille veuve et son petit-fils, entre ici et Mineola. Tu les connais peut-être ? Marcella et Eugene Marter.

— Non, je ne crois pas.

Diesel pressa sa tête contre mon bras pour signaler son besoin d'attention. Je passai ma main le long de son dos pendant que Teresa continuait :

— Marcella a une carte de bibliothèque, mais je ne pense pas qu'elle l'utilise beaucoup. Enfin, là n'est pas la question. C'est génial ! explosa-t-elle avec joie.

Comme elle me laissait sur le gril, je m'impatientai :

— Allez, crache le morceau avant que je pète les plombs.

— Si tu n'es pas trop occupé demain, poursuivit Teresa, ça te dirait de venir avec moi rencontrer Electra Barnes Cartwright ?

Je ris de bon cœur.

— Je pense que tu devines ma réponse. À quelle heure et où dois-je te retrouver ?

Nous sommes convenus de nous rejoindre à la bibliothèque un peu avant 9 heures pour un rendez-vous à 9 h 30. Le trajet jusqu'à la maison des Marter ne devait prendre que vingt minutes au maximum.

— Emmène Diesel, dit Teresa. J'ai demandé si la présence d'un chat pouvait incommoder Mme Cartwright, et Yancy m'a assuré qu'elle adorait les animaux. Et puis Diesel est si doué pour briser la glace en cas de besoin !

— Je ne peux pas dire le contraire.

Il semblait toujours savoir quand on parlait de lui. Il fixait intensément le téléphone. Il gazouilla

bruyamment à plusieurs reprises, comme pour me dire qu'il serait heureux de m'accompagner.

— Tu as entendu ça ?

Teresa rit.

— Et comment. J'en déduis qu'il est d'accord pour la visite.

— C'est réglé. On se voit demain.

Je raccrochai et rangeai le portable dans ma poche.

— Viens, mon brave, descendons manger un morceau.

Je posai l'exemplaire du *Mystère du manoir de Spellwood* sur la table de nuit pour ma lecture du soir avant de suivre Diesel hors de la chambre.

Le ciel de ce mardi matin promettait une forte averse, et les nuages s'assombrissaient encore alors que Teresa et moi quittions la bibliothèque à bord de ma voiture. J'avais consulté le bulletin météo la veille au soir, et les prévisions ne donnaient que vingt pour cent de chances de pluie. Plutôt quatre-vingts pour cent, me semblait-il.

Diesel s'était allongé sur la banquette arrière, son ronronnement formant un fond de basse continue pour nos pensées. Teresa m'indiqua la route à suivre, et je regardai le ciel avec anxiété tout en conduisant. Le temps me rappelait étrangement la scène d'ouverture du *Mystère du manoir de Spellwood*. Pas encore d'éclairs, mais

j'avais le sentiment que le grondement lointain du tonnerre en annonçait de nombreux.

— Yancy m'a confié que Mme Cartwright était très amusante. Elle sait ce qu'elle pense et n'a pas peur de le dire.

Teresa tripotait la sangle de la ceinture de sécurité sur sa poitrine. Visiblement, la météo la rendait aussi nerveuse que moi.

— Elle est assez active également. Elle marche quelques kilomètres chaque jour, sauf si le temps est mauvais ou s'il fait trop chaud.

— C'est assez remarquable. Je ne fais pas mieux, et j'ai presque la moitié de son âge.

Le ciel continuant à s'assombrir, j'allumai les phares. En cas d'orage, je préférerais être en sécurité à l'intérieur d'une maison plutôt que dans une voiture au beau milieu de nulle part.

— Nous ne sommes plus très loin.

Teresa prit une grande inspiration, peut-être pour se calmer, tandis que Diesel avait cessé de ronronner pour se mettre à gronder. Il avait manifestement compris notre malaise à propos du temps.

— Il devrait y avoir un panneau pour la route secondaire.

Elle consulta les instructions qu'elle avait imprimées.

— Il devrait être écrit « Ferme d'Applewood Hill ».

Soudain, la pluie s'abattit sur le pare-brise. Je sentis une fourrure frôler mon bras lorsque

Diesel grimpa sur la console centrale pour se glisser sur les cuisses de Teresa.

— Désolé, dis-je en restant concentré sur la route. Il n'aime pas plus les orages que nous.

— Pas de problème.

Teresa laissa le chat s'installer, mais avec ses seize kilos, il débordait largement de ses genoux, et sa queue s'étirait jusqu'à mes jambes.

— Ce n'est rien, mon garçon, murmura-t-elle d'un ton apaisant.

Aussitôt, les grondements de Diesel se calmèrent.

— C'est là.

Les phares de la voiture éclairaient un grand panneau à environ soixante-dix mètres devant nous, et je ralentis pour prendre le virage qui approchait. La pluie, d'abord violente, commença à se calmer, et j'adressai une prière de remerciement silencieuse en constatant que l'orage semblait passer rapidement au-dessus de nous.

— Nous ne devons plus être qu'à trois kilomètres.

Teresa consultait ses indications tandis que la queue de Diesel frétillait sur mes genoux.

— Ensuite, il va y avoir une allée sur la gauche, et la maison sera quatre cents mètres plus loin, derrière un bosquet.

Le ciel s'éclaircissait au fur et à mesure que nous descendions la route, et la pluie continuait à faiblir. Il ne semblait pas y avoir d'autres habitations dans le coin, mais je repérai quand même trois allées avant d'en atteindre une sur la gauche.

Un panneau, d'environ soixante centimètres sur cent vingt, annonçait la ferme familiale Marter en lettres gothiques délavées.

— C'est ici.

Je m'engageai dans le passage et, quelques instants plus tard, nous traversions une forêt de pins. De l'autre côté, le chemin montait en pente douce et formait un cercle devant une ferme à deux étages. Elle devait avoir été construite dans l'entre-deux-guerres, avec peut-être quelques ajouts en cours de route. Une large terrasse s'étendait à l'avant de la maison, qui faisait face au sud, et continuait autour du côté ouest. Il y avait deux balançoires et trois chaises. Une lumière brillait faiblement derrière une fenêtre à gauche de la porte d'entrée.

Il pleuvait encore lorsque je garai la voiture, et je me demandais si je devais prendre un parapluie.

— Retiens Diesel le temps que je vienne le chercher.

Il n'aimait pas avoir les coussinets mouillés, alors je le porterais jusqu'au porche.

Une fois que mon chat fut dans mes bras, je laissai Teresa courir sur le chemin devant nous. Sous le porche, je posai le félin et me tins à l'écart pendant que Teresa ouvrait une porte moustiquaire pour frapper à celle en bois juste derrière.

Quelques instants plus tard, elle toqua de nouveau, et la porte finit par s'ouvrir après quelques secondes sur une femme de petite taille et de forte

corpulence, qui semblait avoir entre soixante et soixante-dix ans. Elle se renfroigna à la vue de Teresa et dit :

— Que faites-vous ici ?

3

Le tonnerre éclata soudain, et je sursautai alors que la pluie continuait à tomber. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez cette femme ? Il fallait qu'elle nous laisse entrer pour nous mettre à l'abri de la tempête. J'étais soulagé que nous ayons évité le déluge en courant de la voiture jusqu'au porche, mais si le vent se levait de nouveau, nous ne tarderions pas à être trempés.

— Je vous prie de m'excuser, dit Teresa en s'éloignant du seuil, visiblement confuse. Quand je vous ai eue au téléphone hier, vous m'avez assuré que ce matin serait parfait.

La posture rigide et l'expression suspicieuse, la femme dévisagea Teresa un moment. Puis elle tendit le bras vers le mur, et la lumière du porche s'alluma. Ses traits se détendirent, elle esquissa un bref sourire.

— Je suis désolée, je ne vous voyais pas bien. Elle s'écarta et nous fit signe d'entrer.

— J'ai cru que vous étiez ce... euh... ce vendeur à qui j'ai parlé l'autre jour. Il ne me laisse pas tranquille, il essaie de me vendre... euh... une assurance-vie.

Je suivis Teresa à l'intérieur, et Diesel faillit me faire trébucher dans sa hâte d'entrer dans la maison. Je réussis à ne pas tomber et à m'écarter de son chemin. La femme ferma la porte derrière nous. J'étais reconnaissant d'être à l'abri de la tempête, mais un peu sceptique quant à l'explication de notre hôtesse concernant l'accueil grossier qu'elle avait réservé à Teresa. Elle n'avait pas été particulièrement convaincante, d'autant plus que Teresa ne ressemblait en rien à un vendeur. Et puis il ne faisait pas si sombre sous le porche.

Les yeux de la femme s'écarquillèrent tandis que Diesel s'étirait et gazouillait.

— Je suis Marcella Marter, la fille de Mme Cartwright.

Elle continuait à fixer mon chat.

— Quel genre d'animal est-ce là ? Je ne pense pas en avoir déjà vu un aussi gros ailleurs que dans un zoo.

Elle se mit à braire comme un âne effrayé – sa version du rire, supposai-je – et nous fit tous bondir. Diesel recula brusquement, et je tapotai sa tête pour le rassurer.

— Il s'appelle Diesel, c'est un maine coon, la plus ancienne race de chats domestiques aux États-Unis. Ils ont tendance à être plus grands que les autres, mais Diesel est bien au-dessus de la moyenne de ses congénères.

Lorsqu'il entendit son nom, l'animal gazouilla de nouveau en levant les yeux vers moi, puis vers Mme Marter.

— C'est presque comme s'il parlait.

Mme Marter émit encore le même rire rauque, et Diesel se retourna vers moi.

— Il est très beau. Maman le mangerait à la petite cuiller.

— Je suis Teresa Farmer, et voici Charlie Harris. Nous sommes vraiment impatients de rencontrer Mme Cartwright.

Teresa avait employé un ton ferme, car Mme Marter n'avait pas fait le moindre geste pour nous emmener au-delà du vestibule.

Notre hôtesse hocha la tête.

— Bien sûr. Entrez donc. Mère est dans un bon jour, et je sais qu'elle a hâte de vous parler.

Elle pivota et se dirigea vers le couloir qui traversait la demeure. En la suivant, je jetai un coup d'œil autour de moi et remarquai que le parquet, là où il n'était pas recouvert de tapis en patchwork, brillait de mille feux. La maison avait une odeur agréable, un léger parfum d'agrumes flottait dans l'air. Celui qui faisait le ménage ici devait être aussi méticuleux qu'Azalea.

Le tonnerre retentit juste au-dessus de nous, du moins c'est ce qu'il semblait, et les murs tremblèrent. Diesel miaula anxieusement, et je m'arrêtai pour le calmer en posant une main sur sa tête.

Teresa et Mme Marter continuèrent devant nous et tournèrent dans une pièce sur la gauche, pratiquement au fond du couloir. Je me figeai

sur le seuil, Diesel à mes pieds, et me préparai à découvrir l'idole de mon enfance. La salle était baignée de lumière – assez pour me faire cligner des yeux – et plusieurs secondes s'écoulèrent avant que ma vision commence à s'adapter. En plus du plafonnier, je comptai sept lampes placées autour du grand salon, toutes allumées. L'effet me rappelait les sorties en famille à la plage de Galveston en été, avec le soleil impitoyable qui nous brûlait la peau. L'éblouissement était intimidant au début, et la température étouffante. Je sentais déjà la sueur sur mon front, et je me dis que mes vêtements légèrement humides ne tarderaient pas à sécher. Je supposais que, comme beaucoup de personnes âgées, Mme Cartwright aimait la chaleur, mais cet étalage de lumières était une drôle de façon de se tenir au chaud.

Une fois mes yeux accommodés, je distinguai l'objet de notre visite, installé sur un canapé à ma droite, et mon cœur s'emballa. Je ne m'attendais pas à éprouver un tel frisson. J'absorbai autant de détails que possible sans paraître impoli.

Electra Barnes Cartwright, à près d'un siècle de vie, était mince, mais pas de manière malade. Vêtue d'un pantalon et d'un lourd cardigan pardessus un chemisier à col, le cou enveloppé d'un foulard, elle semblait prête à sortir. Des lunettes noires protégeaient ses yeux de la lumière, et ses cheveux teints au henné me surprirent. Je pris conscience que je m'étais imaginé une dame à

la chevelure blanche et duveteuse, mais Electra Cartwright n'incarnait en rien cette image.

— Mère, voici les gentilles personnes de la bibliothèque d'Athena dont nous avons parlé.

Mme Marter approcha à un mètre de sa mère et se tint debout, les paumes jointes, en face d'elle. Elle attendit que Mme Cartwright acquiesce avant de faire les présentations officielles.

— Ravie de vous rencontrer.

Mme Cartwright avait une voix rauque, comme celle d'un fumeur endurci.

— En particulier ce gentleman à quatre pattes. N'êtes-vous pas magnifique ?

Diesel partageait manifestement son avis, car il avança jusqu'à sa main tendue et gazouilla trois fois. Mme Cartwright rit en caressant la tête du chat.

— Diesel apprécie l'attention.

Je notai le sourire heureux que Mme Cartwright arborait tandis qu'elle continuait à câliner le maine coon.

— Il n'est pas arrogant, commenta-t-elle, il est simplement sûr de lui. N'est-ce pas, mon cher ?

Elle leva les yeux vers moi, sa main toujours posée sur Diesel.

— Vous êtes un homme chanceux d'avoir un si merveilleux compagnon.

— Merci, madame.

Je baissai la tête en signe de reconnaissance.

— Il nous apporte une joie considérable, à ma famille et à moi.

— Marcella, où sont nos manières ?

Le ton acerbe de Mme Cartwright me prit au dépourvu, surtout quand Mme Marter entra en action et poussa une chaise vers Teresa.

— Veuillez pardonner à ma fille, poursuivit Mme Cartwright. Nous ne recevons pas beaucoup de visiteurs ces derniers temps, et nos manières en société ne sont plus ce qu'elles étaient.

C'était un euphémisme, pensai-je. La relation entre la mère et la fille semblait tendue, et cela me mettait mal à l'aise.

— Merci.

Après m'avoir adressé un regard rapide, Teresa fit un signe de tête à Mme Marter et s'assit. Je trouvai une autre chaise et l'approchai. Pendant ce temps, Mme Cartwright tapota l'espace vide à côté d'elle sur le canapé pour indiquer à Diesel qu'il pouvait la rejoindre. Il jeta d'abord un coup d'œil dans ma direction, comme s'il voulait obtenir ma permission. Lorsque j'acquiesçai, il grimpa près de Mme Cartwright et installa sa tête et ses pattes avant sur ses genoux.

Toutes les deux minutes environ, j'avais les yeux qui pleuraient à cause de la lumière intense et je regrettais ardemment de ne pas avoir une paire de lunettes de soleil. Cette excentricité de Mme Cartwright rendait la pièce désagréable pour les visiteurs, mais je supposais que si j'atteignais un jour cent ans, j'aurais droit à quelques bizarreries.

— Nous apprécions vraiment que vous preniez le temps de nous recevoir.

Teresa se pencha en avant pour s'adresser à Mme Cartwright.

— Comme votre fille a dû vous le dire, nous vous présenterons, ainsi que votre œuvre, lors d'une exposition à l'occasion des festivités de la Semaine nationale des bibliothèques le mois prochain. C'est un véritable coup de chance que vous viviez si près d'Athéna.

Mme Cartwright rit.

— Que je sois toujours en vie et en pleine forme, voilà ce que vous voulez dire. Je sais que cette nouvelle sera un choc pour certains.

Elle lança un regard à sa fille, qui se tenait derrière Teresa. Mme Marter fronça les sourcils en réponse avant de se retourner et de quitter la pièce.

Mme Cartwright l'interpella avant qu'elle passe la porte.

— Apporte-nous quelque chose de frais à boire. Puis elle se concentra sur Teresa.

— En quoi consistent exactement ces festivités ?

— Il s'agit principalement d'une exposition sur votre vie et vos romans, mettant en avant les fictions que vous avez écrites pour les enfants et les jeunes adultes.

Teresa fit un signe de tête dans ma direction.

— Par exemple, grâce à sa défunte tante, Charlie possède une incroyable collection de la série *Veronica Thane*. Il a proposé de prêter à la bibliothèque des éléments de cette collection pour notre événement.

Mme Cartwright caressa le dos de Diesel de sa main droite.

— Votre parente est une de mes lectrices ?

— Oui, madame, elle l'était, dis-je. Elle est décédée il y a plusieurs années, mais elle m'a laissé sa maison et tout son contenu. Elle possédait une superbe collection de romans policiers pour enfants, comme la série *Veronica Thane* – sa préférée – ainsi que d'autres telles qu'*Alice* et *Judy Bolton*.

Mme Cartwright grogna et fit sursauter Diesel, qui se mit à miauler.

— Cette satanée Alice. Elle était le fléau de mon existence. Je sais que mes livres de la saga *Veronica Thane* auraient pu se vendre encore mieux si le syndicat n'avait pas interféré.

Teresa me jeta un regard perplexe, sans doute déconcertée par la référence à un syndicat et par le ton acide de notre hôtesse.

— Je présume que vous parlez du Stratemeyer Syndicate.

Je souris, et le visage de Teresa s'éclaira. Je lui avais dépeint à grands traits la vie d'Edward Stratemeyer et de son usine à romans lorsque nous avons discuté pour la première fois de nos idées pour l'exposition Cartwright.

Mme Cartwright se renfrogna.

— La simple évocation de ce nom suffit à faire grimper en flèche ma tension. J'ai eu la chance de ne pas travailler pour lui et donc de ne pas toucher les salaires de misère qu'il versait. Et je ne vous raconte pas les histoires que j'ai entendues

de la bouche d'autres écrivains qui l'ont fait, et qui ont dû supporter ses filles.

Elle me lança un regard noir, mais je compris que je n'étais pas la cible de sa colère manifeste.

— Je crois avoir lu dans un article que plusieurs auteurs non syndiqués s'étaient plaints que le syndicat avait essayé de faire annuler leurs séries pour qu'elles ne fassent pas concurrence à *Alice* et aux *Frères Hardy*, par exemple.

À l'époque, je m'étais dit que ces affirmations n'étaient peut-être rien d'autre que des ragots, en raison du succès phénoménal d'*Alice* et des *Frères Hardy*, mais je n'en étais plus aussi sûr. Mme Cartwright avait naturellement le droit d'avoir sa propre opinion sur la question.

— Je pourrais vous en raconter, des choses.

La vieille écrivaine secoua la tête.

— Mais ça ne sert à rien maintenant. Tous les intéressés sont partis depuis longtemps.

Elle afficha soudain un sourire.

— Je leur ai survécu.

— Vous et votre œuvre serez au centre de cette exposition, déclara Teresa. Je tiens à vous en assurer. Nous aurons des exemples d'autres filles détectives, mais vous et vos livres êtes la pièce maîtresse de l'événement.

— C'est bien. Si j'ai la place d'honneur, ça ne me dérange pas de partager.

Mme Cartwright rit de nouveau.

— Quels projets aviez-vous à part l'exposition ?

— À l'origine, il n'y avait que ça, répondit Teresa, mais comme vous vivez si près d'Athena,

nous nous sommes demandé si vous seriez intéressée pour faire une apparition publique.

— Une rencontre avec mes fans chéris, vous voulez dire, plaisanta Mme Cartwright. Bien sûr, j'adorerais ça. Je n'ai pas parlé à l'un de mes admirateurs en face à face depuis des années. J'ai reçu beaucoup de lettres, cependant.

— C'est formidable, dis-je. J'ai eu l'idée d'un entretien. Vous n'auriez pas à faire de discours, sauf si vous le souhaitez, évidemment. Je pourrais plutôt vous interviewer devant un public, lui donner l'occasion d'écouter et peut-être de poser quelques questions à la fin.

— Je pense que ça me plairait. C'est moins fatigant. Comptez sur moi.

Mme Cartwright sourit, visiblement satisfaite.

— Ce serait charmant de voir une pièce pleine de mes lecteurs.

— Absolument pas. C'est une idée terrible.

Marcella Marter déposa un plateau de boissons sur une table voisine et lança un regard furieux à sa mère.

— Je l'interdis formellement.

Teresa et moi échangeâmes des regards étonnés. Aucun de nous ne s'était attendu à une dynamique familiale aussi désagréable.

— Je vous demande pardon ?

Mme Cartwright tendit le menton en direction de Marcella Marter. Sa voix se fit légèrement plus grave, peut-être à cause de la colère, quand elle continua :

— Tu me l'interdis ? Non, je ne crois pas.

J'aurais juré avoir senti la température baisser dans la pièce lorsque Mme Cartwright avait prononcé ces mots. Diesel, visiblement stressé par cette tension soudaine, s'éloigna de Mme Cartwright. Il sauta du sofa et atterrit à quelques centimètres de mes pieds. Il se réfugia aussitôt sous ma chaise, et je me penchai sur le côté pour lui frotter le dos.

— Mère, je pense que tu ne réalises pas à quel point cela t'épuiserait. Tu n'as plus l'habitude de sortir en public.

Marcella, les bras croisés sur sa poitrine, étudia sa parente attentivement. Elle ne semblait pas prête à céder, malgré le mécontentement de sa mère.

— J'en suis bien consciente, espèce d'idiote.

Le ton de Mme Cartwright se durcit à mesure qu'elle poursuivait.

— Je ne tolérerai pas tes tentatives de dicter ma vie. Je n'ai que peu de temps à vivre sur cette terre, et je veux en tirer un peu de plaisir avant de partir.

Teresa semblait aussi mal à l'aise et impatiente de quitter cette pièce que Diesel et moi, mais nous ne pouvions pas faire grand-chose.

— Comptes-tu rester plantée là comme un babouin au visage de pierre, ou vas-tu offrir une boisson fraîche à nos invités ?

Mme Cartwright nous fit face, à Teresa et moi, sans attendre de voir si sa fille allait obéir à son ordre.

— Marcella va trop loin en essayant de s'occuper de moi. Je suis vieille, mais pas encore complètement décrépite. J'ai plus d'endurance qu'elle ne le pense.

— Nous sommes ravis de savoir que vous êtes en si bonne santé.

Je décidai de parler pour tenter de désamorcer la situation.

— Il est naturel que Mme Marter veuille prendre soin de vous.

— Nous ferons tout notre possible pour que les événements que nous prévoyons ne vous